

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

[http://www.cairn.info/article.php?ID\\_REVUE=ETU&ID\\_NUMPUBLIE=ETU\\_953&ID\\_ARTICLE=ETU\\_953\\_0207](http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=ETU&ID_NUMPUBLIE=ETU_953&ID_ARTICLE=ETU_953_0207)

---

## Le « Ratio ». charte de la pédagogie des jésuites

par Jean-Yves CALVEZ

| SER-SA | Études

2001/9 - Tome 395

ISSN 0014-1941 | ISBN | pages 207 à 218

---

Pour citer cet article :

– Calvez J.-Y. Le « Ratio ». charte de la pédagogie des jésuites, Études 2001/9, Tome 395, p. 207-218.

---

Distribution électronique Cairn pour SER-SA.

© SER-SA. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Le « Ratio » charte de la pédagogie des jésuites

JEAN-YVES CALVEZ

**A** L'AUBE, ou presque, de leur histoire, les jésuites ont tenté de mettre par écrit la méthode d'enseignement et d'apprentissage — d'étude — dont ils usaient dans leurs écoles, « collèges » et universités, comme on disait déjà, bien qu'un collège de ce temps ne corresponde pas, j'y reviendrai, au collège d'aujourd'hui (pas plus qu'à une université, d'ailleurs). Manière d'enseigner et d'apprendre, c'est ce que signifie l'expression latine *ratio studiorum*, expression consacrée.

*Ratio* veut dire ordre, logique, méthode. En 1599, après de longues préparations, après avoir fait circuler une ébauche, puis l'avoir enrichie pendant des décennies au moyen d'observations en provenance de toute la Compagnie (qui comportait déjà dix-huit divisions administratives ou Provinces), les jésuites promulguèrent ce *ratio*<sup>1</sup> pour l'ensemble de la Compagnie. Non rigide — le document renvoie, en bien des endroits, à une application adaptée aux lieux divers —, universel pourtant, en principe. Cela avait lieu soixante ans après la naissance de l'ordre, approuvé par l'autorité de l'Eglise en 1539-1540.

1. C'est ainsi que l'on dit couramment. Grammaticalement, il faudrait dire « une *ratio* ».

1599 est une date importante dans la pédagogie jésuite, à la fois en raison de ce qui fut alors réalisé, et parce que les jésuites ne renouvelèrent pratiquement jamais l'exploit. Ils ne tentèrent même pas vraiment de le renouveler en refaisant un programme et une méthode d'enseignement, d'étude, valable pour le monde entier (bien qu'il existe des documents, mais de moindre autorité, rassemblant nombre de recommandations pratiques, comme les *Caractéristiques de l'éducation jésuite* récemment publiées). Très vite, la diversification s'était imposée, et elle ne cessa de croître avec les siècles. Les jésuites dépendirent, pour leurs collèges et universités, d'un grand nombre de systèmes différents qui se développèrent selon les nations.

Dans leurs premières années, au contraire, ils avaient eu un quasi-monopole des collèges dans le monde catholique européen. Les luthériens avaient, de leur côté, mis en place un système semblable, basé sur la tradition des Frères de la vie commune antérieurs à la Réforme, dans les pays germaniques et hollandais... Les jésuites avaient eu besoin de « collèges » — de foyers, dirait-on aujourd'hui — pour leurs propres étudiants, ou scolastiques, qui entraient dans l'ordre; et ils avaient demandé aux princes et aux municipalités de « fonder » (créer et établir financièrement) de tels collèges. Les princes et les villes avaient répondu de bon cœur, à la condition, toutefois, que les jésuites reçoivent aussi des étudiants laïcs. C'était un temps de surgissement de la culture — la Renaissance, précisément —, et bien des gens étaient persuadés de l'importance d'une éducation plus complète. Alors qu'il n'y avait, en général, que des institutions démodées (rigides, archaïques, basées sur la mémorisation, et destinées exclusivement aux étudiants ecclésiastiques), les jésuites semblaient offrir quelque chose de différent.

Les jésuites acceptèrent la condition posée. Tout un réseau se développa alors très rapidement; et c'est de cette façon qu'il y eut un moment étonnant de pratique monopoliste de l'éducation jésuite dans les pays catholiques. C'est le moment où fut écrit le *Ratio*.

Personne ne peut évidemment songer, aujourd'hui, à ressusciter dans sa lettre ce document de 1599. Tout le cadre a changé. D'ailleurs, même dans une bonne traduc-

2. Le « *Ratio studiorum* ». Edition bilingue. Trad. de Cécile Albrieux et Dominique Pradon-Julia. Notes de Marie-Madeleine Compère. Présentation par Adrien Demoustier et Dominique Julia. Belin, 1997, 320 pages.

tion — et l'on vient d'en fournir une en français<sup>2</sup> —, le *Ratio* est de lecture plutôt ennuyeuse. Quatre siècles après sa publication, cependant, ce n'est pas seulement un devoir de mémoire qui nous ramène à lui : on ne peut manquer d'y rencontrer la grande utilité de remettre au jour les principales orientations d'une pédagogie originale, jamais éloignée des intuitions spirituelles fondamentales des jésuites ; intuitions touchant la vie, la conception du monde, l'action en général, et non plus seulement l'éducation. C'est à quoi est consacré le présent article : redécouvrir les orientations principales, les accompagner de quelques questions, les méditer.

## I Apprendre activement

Première remarque : le *Ratio* n'a jamais l'allure d'une théorie générale ou d'un traité ; il considère, une à une, les diverses personnes impliquées dans le processus d'éducation jésuite, depuis le Provincial de l'ordre jusqu'au bidelle\* de l'école, voire celui d'une classe déterminée. Et l'on donne des règles ou recommandations au Provincial ; il en est ensuite un jeu complet pour le Recteur, d'autres pour les « préfets » et pour les professeurs des diverses branches : théologie, philosophie, mathématiques, grammaire, rhétorique, « humanités »... Le *Ratio* dit à chacun ce qu'il a à faire, ce à quoi il doit être attentif. Les points de vue plus généraux sont comme un fil rouge qui court à travers les différents blocs de règles, car, bien évidemment, on parle constamment des mêmes questions, des mêmes problèmes : les différents jeux de règles se complètent les uns les autres, font référence les uns aux autres, ont une unité caractéristique.

Ce que l'on découvre fondamentalement, c'est un système d'apprentissage actif. Il y a des « leçons » ou des classes données par l'enseignant : un certain apport, pour lancer les choses. C'est généralement le commentaire d'un ouvrage (Aristote, les Écritures, saint Thomas d'Aquin...). On s'efforce de vérifier que l'étudiant a compris. Après cette première étape, tout le reste a nom « répétition » ou des

\* Le bidelle était un étudiant chargé des relations entre les enseignants et les élèves.

variantes de ce terme, mais le mot répétition veut dire le contraire de... répétitif : il s'agit d'action ; tout vise à ce que les étudiants reprennent le traitement du sujet de manière créative, repartent de zéro, par eux-mêmes. Une première *repetitio* (je préfère utiliser le latin, afin d'éviter toute confusion) se situe aussitôt après la leçon ; une deuxième, souvent à la fin de la journée, suivie d'une autre le lendemain matin, avant une nouvelle leçon, et après que la nuit ait fait son œuvre.

En plus de la *repetitio*, il y a place pour toutes sortes de disputes (*disputationes*) : un étudiant répond à un autre ou est chargé de « discuter » ce que le premier a présenté. On trouve là une forte idée d'émulation. C'est encore plus évident dans la *concertatio* : une joute, un « conteste », plus qu'un concert ; deux étudiants, ou plutôt deux groupes, se posent des questions l'un à l'autre. La *concertatio* fonctionne entre équipes ou camps opposés, organisés pour une bataille intellectuelle. Pour ceux qui étudient la littérature et la poésie, est prévue, dans le même esprit, la « déclamation ». Bien entendu, les étudiants écrivent eux-mêmes les poèmes. Il s'agit toujours de s'exprimer, d'agir.

Le mot *actus*, acte, joue un rôle capital, désignant une dispute ou une concertation de plus grande importance. Dans un « grand acte » (« acte solennel » serait peut-être une meilleure traduction), un étudiant avancé ne défend pas seulement une thèse, sa « dissertation », mais un grand nombre de thèses ; il est même supposé rivaliser avec son maître. D'autre part, selon le *Ratio*, le théâtre (tragédies et comédies) tient une place importante. On sait combien le théâtre fut effectivement cultivé, dans les collèges français par exemple, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Plusieurs bibliothèques et bien des archives possèdent nombre de pièces écrites à cet effet. Au théâtre, on « montre » quelque chose ensemble, on se l'approprie, on le réalise ensemble ; remarquable praxis collective, moyen éducatif puissant.

## Exercer, s'exercer

Pourquoi la *repetitio* ? Le *Ratio* dit en propres termes : « L'intelligence est mise en œuvre (elle est exercée) et les difficultés sont traitées plus profondément, elles sont

davantage éclaircies » (n. 140). Le *Ratio* dit encore : « Le jour de la *disputatio* n'est pas un jour moins astreignant ni moins profitable que celui de la leçon (de la classe) » (n. 146).

Par ailleurs, il est à maintes reprises affirmé que l'enseignant doit aiguïser le débat, attiser les esprits, relancer les questions. Il y a là tout un style. Si on parcourt l'ensemble du *Ratio*, on ne peut pas, en dépit du caractère archaïque de l'écriture, ne pas s'en rendre compte. Ce style est caractérisé également par des mots très jésuites : « exercices », « s'exercer soi-même », « Les étudiants se forment en faisant par eux-mêmes », dit expressément le *Ratio* (au n. 83). Il faut « exercer » les étudiants ; ils doivent « être exercés », ils doivent « s'exercer eux-mêmes », sont aussi des expressions typiques du vocabulaire du *Ratio*. Il emploie deux fois moins les termes « apprendre », « ils apprendront ».

## Le but

Cette inspiration témoigne d'une réelle vitalité, qui s'exprime tout du long. Mais cette caractéristique ne suffirait pas à faire une pédagogie jésuite. Il est vrai que peu de phrases du *Ratio* parlent des buts ultimes. On en trouve pourtant quelques-unes. « Dans quel but tout ceci ? », demande le *Ratio* au n. 7. Il s'agit, répond-il, de « transmettre au prochain des enseignements (une certaine science, une certaine connaissance) en consonance avec l'institut de la Compagnie de Jésus, *pour que* ce prochain soit incité à la connaissance et à l'amour de notre Créateur et Rédempteur ». Connaître et aimer Dieu, Créateur et Rédempteur, Jésus-Christ : c'est le but que les jésuites voient proposé à tout être humain, selon leur foi. C'est ce que, par dessus tout, ils souhaitent voir s'allumer chez toute personne rencontrée, comme chez leurs étudiants. J'ai volontairement usé tout à l'heure de la traduction « inciter ». Les jésuites veulent en effet inciter à la connaissance et à l'amour de Dieu, c'est-à-dire aider à ce que cette connaissance et cet amour s'éveillent dans leur prochain ; non pas forcer ou produire quoi que ce soit. Dans le cas de l'éducation — ils font d'autres choses aussi —, ils entendent inciter à la connaissance et à l'amour de Dieu et du Christ *par le moyen* de la transmission de savoirs et de

sciences en consonance avec ce but. Certaines matières (comme la médecine, le droit) étaient naguère exclues ou moins favorisées. Autres temps.

Une phrase, au début du *Ratio*, mérite aussi d'être citée : « Il faut s'assurer que tout ce travail, si varié, de nos écoles, ait un fruit en correspondance avec la grâce de notre vocation » (n. 7) : un fruit en rapport avec la vocation reçue de Dieu, cette inspiration d'amener l'homme à partager la vie même de Dieu.

## I L'apport des « Exercices spirituels »

Tel est donc le but qui englobe tout. Mais il est important de voir aussi comment les quelques caractéristiques pratiques de la pédagogie jésuite que nous avons soulignées en parcourant le *Ratio* — des caractéristiques qui sembleraient valoir pour elles-mêmes, indépendamment du but des jésuites — sont en fait en relation avec lui : elles concernent le développement de la personne humaine, qui est lui-même comme une construction de l'image de Dieu, rien de moins. J'ai souligné un peu plus tôt le fait que, pour le *Ratio*, tout ou presque est exercice : s'exercer soi-même, exercer autrui ; ceci est en rapport direct avec les *Exercices spirituels*, Exercices spirituels étant le nom de la méthode, cette fois méthode de vie, de décision *et* de vie plus exactement, méthode pour atteindre le but humain fondamental, qu'a découverte et présentée Ignace de Loyola. Dans les exercices proposés, l'homme est supposé *faire* certaines choses, entreprendre ceci, cela. Voici quelques formules typiques : « Par l'expression "exercices spirituels", nous désignons toute méthode d'examen de la conscience, de méditation, de contemplation, de prière, mentale ou vocale, etc. » Et, « tout comme marcher, se déplacer, courir sont des exercices corporels, se préparer spirituellement, conduire son âme à se débarrasser des attachements contraires à l'ordre et, une fois qu'ils ont été éliminés, à chercher et trouver la volonté de Dieu, pour l'orientation de la vie et pour le salut, sont des exercices spirituels<sup>3</sup> ».

3. *Exercices spirituels* (= Ex), n. 1.

Il s'agit toujours de faire ceci, cela, *par soi-même*... Personne — ni directeur spirituel, ni enseignant — ne peut se substituer à quiconque. Le directeur spirituel, l'ensei-

gnant peuvent seulement faire un apport ; et encore, le moins possible : ce qui compte, c'est que l'individu s'exerce, cherche et trouve par lui-même. Parce que c'est de lui, surtout dans les exercices spirituels, qu'il s'agit, de la poursuite de son but propre : personne ne peut prendre sa place. D'où ces remarques d'Ignace :

*Celui qui indique à un autre une manière ou un certain « ordre » pour méditer ou contempler, doit raconter fidèlement l'histoire de la contemplation ou de la méditation dont il s'agit, en ne parcourant les points que par une brève et sommaire explication. Car, lorsque celui qui contemple part de ce qui est le fondement de l'histoire, la parcourt et la réfléchit par lui-même et trouve quelque chose qui explique et lui fasse sentir un peu mieux l'histoire, soit par sa propre réflexion, soit parce que son intelligence est éclairée par la grâce de Dieu, il y trouve plus de goût et de fruit spirituel que si celui qui donne les exercices avait beaucoup expliqué et développé le sens de l'histoire ; car ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui rassasie et satisfait l'âme, mais de sentir et de goûter les choses intérieurement.*<sup>4</sup>

4. Deuxième « annotation », Ex 2.

L'opposé de ce qui a lieu en pratique dans tant d'exhortations spirituelles.

En cela, Ignace était neuf, non pas au sens où il aurait apporté des contenus nouveaux, mais par la nouveauté du procédé (ou de la progression proposée). Peut-être faisait-il retour à de plus anciennes traditions, en deçà des tendances intellectualisantes qui avaient dominé à la suite de la Scolastique. En tout cas, on voit d'emblée les applications possibles à tout ce qui est méthode d'enseignement et psychologie de l'éducation. A quoi il convient d'ajouter la préoccupation qu'avait Ignace pour les exercices spirituels : que quelque chose se passe dans la personne concernée, que quelque chose lui arrive. Si rien ne se passe, il faut que cette personne ré-examine les conditions dans lesquelles elle s'exerce<sup>5</sup>. A nouveau, l'application à l'enseignement, à l'éducation, est obvie.

5. « Si celui qui "donne" les exercices se rend compte que celui qui les reçoit n'éprouve pas de mouvements spirituels, comme consolation, désolation, ni d'action d'esprits divers, il doit l'interroger soigneusement sur la manière dont il observe les "additions" (les recommandations faites par Ignace), en demander compte de manière précise » (Sixième « annotation », Ex 6).

Allons plus loin, dans une autre direction peut-être. Dans des exercices proprement spirituels, c'est Dieu qui a l'initiative. Il y a dans ces exercices une relation de Dieu à chacun, et elle ne doit pas être troublée (on ne doit pas interférer avec ce qui a lieu). C'est l'une des raisons qui expliquent le conseil de réserve à l'adresse du « directeur ». Spécialement *durant* une période consacrée à des exercices spirituels pour un choix de vie, le « directeur » est invité à

ne pas intervenir auprès de l'individu qui s'exerce. Il ne doit pas lui dire, par exemple — en tout cas pas dans ce contexte —, que le célibat ou la vie religieuse est « supérieur à la vie laïque<sup>6</sup> ». Car :

6. Selon une formule alors courante, qui ne serait certes pas reçue aujourd'hui sans plus d'explication.

*il vaut beaucoup mieux, alors qu'on cherche la volonté divine, que le Créateur se communique lui-même à l'âme fidèle, l'embrassant dans son amour et sa louange, et la disposant à entrer dans la voie où elle pourra le mieux le servir à l'avenir. Ainsi, poursuit Ignace, que celui qui donne les exercices ne penche ni n'incline ni d'un côté ni de l'autre, mais, restant au milieu, comme l'aiguille d'une balance, qu'il laisse le Créateur agir immédiatement avec sa créature et la créature avec son Créateur et Seigneur.<sup>7</sup>*

7. Quinzième « annotation », Ex 15.

L'application au cas de la pédagogie n'est pas aussi immédiate que tout à l'heure. Elle est néanmoins possible à bien des égards : même à l'endroit de jeunes à former, l'enseignant, l'éducateur, doit savoir garder une réserve du genre de celle qu'on vient d'évoquer.

Et voici encore un point de vue des *Exercices spirituels* qui peut trouver application dans la méthode d'enseignement et d'étude : les *Exercices* comportent, on le sait, une bonne part de méditation, de « contemplation de la vie de Jésus ». Mais il ne s'agit aucunement de connaître cette vie par cœur, de manière exhaustive ; il s'agit d'entrer, de façon aussi personnelle que possible, dans les sentiments « intérieurs », les attitudes de base de Jésus, donc de faire siens, non ses actions historiques de nous connues, mais son attitude profonde, ses sentiments les plus intimes. Car une grande place est faite, dans les exercices spirituels ignatiens, à l'affectivité, et de bien des façons.

Par exemple, quand on est occupé à discerner en vue de tel ou tel choix, on est invité à mesurer, intuitivement, si telle ou telle alternative rend plus heureux, plus vivant, ou au contraire triste, ennuyé, sans volonté et sans désir ; si, dit encore Ignace, telle perspective fait « grandir » en foi, en espérance, en amour (en amour de Dieu et en amour du prochain). Et si effectivement elle le fait, c'est que c'est une bonne perspective ; s'il se produit le contraire, c'est probablement que la perspective est mauvaise, et donc à rejeter. L'éducation, nous le savons, met en jeu d'une façon semblable l'affectivité. Mais toute pédagogie n'y est pas attentive. Une pédagogie jésuite doit l'être.

On comprend alors comment une pédagogie de réserve de la part de l'enseignant, une pédagogie incitant le jeune homme ou la jeune femme à agir par soi-même, l'incitant à intérioriser les choses, à ne pas se laisser écraser par la matière ou les contenus, à être attentif à son affectivité, est clairement une pédagogie jésuite. Et c'est un commencement dans le processus de construction de l'image de Dieu évoqué précédemment. C'est une pédagogie tournée vers la vie; une pédagogie tournée vers le choix qui précède l'action, y compris l'action la plus personnelle. C'est une pédagogie de la décision, dans le lieu le plus intime de la décision.

## La pédagogie jésuite effective a-t-elle bien traduit la spiritualité ?

En même temps que nous relevons ces traits rapprochant pédagogie et spiritualité jésuites, nous devons demeurer critiques. A certaines des caractéristiques de la pédagogie jésuite discutées au début de cet article, on a en effet objecté, en dépit des dernières remarques que je viens de faire, que cette pédagogie est si active, comporte tant d'incitation à agir, à découvrir par soi-même, à faire par soi-même, voire à se battre dans un contexte d'émulation, qu'elle peut devenir un activisme dangereux, un vitalisme pervers. Ne l'est-elle pas parfois effectivement devenue ?

S'agissant de la *spiritualité* jésuite elle-même, il est aisé de mettre en lumière des traits qui vont à l'opposé de ces tendances. En effet, l'initiative revient à Dieu, nous l'avons dit. Il faut se garder d'interférer avec la liberté qu'il a d'agir avec sa créature. D'autre part, l'homme est compris comme tendant à atteindre une fin ultime, qui est « le salut »; or, c'est là quelque chose que nul ne peut prétendre atteindre par des moyens seulement humains, soit pour lui-même soit pour autrui. Dans la spiritualité ignatienne, l'idée d'éliminer les « attachements » apparaît comme une sorte de tâche préliminaire, la seule qui soit dans le pouvoir de l'homme, et encore. Après, c'est Dieu Lui-même qui prend les choses en main, qui inspire; ce qui suppose une « passivité », une notable valorisation de l'attitude d'accueil (du « recevoir ») dans la spiritualité

8. Quand nous travaillons, nous nous efforçons. « Il » travaille et s'efforce avec nous. « Il travaille à l'intérieur de ses créatures », Ex 236.

ignatienne. Et rien n'y est plus affirmé que la primauté de Dieu. Dieu est Créateur, Rédempteur, et nul autre. Il donne (il fait grâce), il aime et il donne l'amour. Dans la fameuse « contemplation pour demander l'amour » que proposent les *Exercices*, nous voyons comment, d'abord, tout descend, vient de Lui, en particulier l'amour, mais aussi la vie, l'activité, tous les bons désirs et suggestions<sup>8</sup>. « Tout don, tout bien vient de Lui, vient d'en-haut. » « Comme la lumière vient du soleil, l'eau de la source. » L'homme ne peut que *répondre*; et répondre : « *Donne-moi*, Seigneur... » Donne-moi, d'ailleurs, non pas des choses à posséder, des choses dont on peut s'emparer; donne-moi « la grâce de t'aimer... Et je suis assez riche avec cela, dit la méditation, je ne demande rien d'autre ».

Il n'y a guère de doute, donc, concernant la spiritualité jésuite fondamentale. La question se pose, en revanche, de savoir si cela se traduit *suffisamment* dans la pédagogie jésuite, dans la méthode d'enseignement et d'étude, comme ce devrait être le cas si la pédagogie dérive vraiment de cette spiritualité. Et la réponse est *oui et non*, probablement. Il me semble nécessaire de distinguer. Tout ce qui est respect de l'autre, haute considération de lui, qu'on aide à s'exercer, à être actif (sans doute aussi la place donnée à l'équipe plus qu'à l'individu quand il est question d'émulation, etc.), a beaucoup à faire avec les éléments de spiritualité que je viens de rappeler. Plus profondément, les indications concernant le but des études, de l'enseignement, de l'éducation que nous avons vu inciter à l'amour de Dieu, et non pas prétendre créer ou fabriquer cet amour, tout cela est bien en consonance avec les traits fondamentaux de la spiritualité évoquée. En un lieu, le *Ratio* dit encore que l'« humilité » est particulièrement nécessaire; il parle alors, spécialement, de l'étudiant jésuite.

Par ailleurs, il y a dans le *Ratio* la supposition que les jeunes gens pour lesquels les jésuites travaillaient pouvaient trouver la dimension de « passivité », l'incitation à recevoir d'en-haut, l'incitation à l'humilité dans les Congrégations mariales, associations de vie spirituelle approfondie, qui occupaient une place de choix dans les écoles jésuites dès la fin du xvi<sup>e</sup> siècle : on y proposait expressément la spiritualité jésuite et les *Exercices spirituels*.

Malgré tout, et c'est là ma question, n'y a-t-il pas quelque distance entre la pédagogie et la spiritualité — à ne pas confondre, car les finalités sont différentes ? J'avance ici cette hypothèse : la pédagogie décrite dans le *Ratio* en 1599 a été formulée plus tard que la spiritualité ; il peut y avoir déjà eu un certain retrait par rapport à l'inspiration initiale, comme une déperdition... C'est une question légitime sur la pédagogie jésuite telle qu'elle s'est développée : active, imaginative, triomphante même, à la fin du *xvi<sup>e</sup>* siècle et au *xvii<sup>e</sup>*. La spiritualité était-elle pleinement inspiratrice, en dépit de tout ce qu'on a pu percevoir de leur relation ? On peut estimer que la Congrégation mariale était le moyen de former un « noyau dur », capable d'entraîner la masse, de jouer le rôle de levain dans la pâte. Mais ce genre de méthode demande sans doute à être évalué... L'espèce de dualité ainsi introduite, dès le temps du *Ratio*, entre l'école (le collège, l'université), d'un côté, et la congrégation, de l'autre, est-elle une bonne solution ? La pédagogie n'aurait-elle pas dû être plus complètement intégrée à la spiritualité, ou la spiritualité à la pédagogie ? — sans confusion, redisons-le. Encore peut-on se représenter que le *Ratio* seul ne révèle sans doute pas tout de la manière d'agir des jésuites dans leurs 200 collèges (pour non-jésuites) de l'an 1599.

## Un bilan, une question

Peut-être est-ce là demander aux historiens, auxquels s'adressent au fond ces remarques, de répondre à une question trop complexe... Quoi qu'il soit de l'histoire, on peut noter que la question se retrouve en tout cas aujourd'hui, exigeant un effort de réflexion et d'invention : comment intégrer entre elles, pleinement, dans la pratique, notre spiritualité et notre pédagogie ? C'est une très ample question.

Pour conclure ce tour d'horizon après le 400<sup>e</sup> anniversaire du *Ratio*, on peut dire, je pense, que les jésuites ont été, du fait de leur engagement dans les collèges et universités<sup>9</sup>, à l'origine de toute une culture de l'activité (du faire par soi-même), d'une culture de la découverte et non plus de la simple répétition, d'une culture de grande capacité d'expression, de participation active à la vie sociale. Culture d'actif amour de Dieu aussi, de discernement de Sa volonté

9. Engagement non prévu, peut-on dire, à tenir compte des intentions expresses des premiers compagnons jusqu'à la fondation de la Compagnie. La Compagnie a été là extraordinairement conduite par les événements, comme Ignace dit dans le Récit de sa vie avoir été dès le début conduit — comme conduit par la main — par l'Esprit saint. Sur l'« invention » des collèges, voir le livre de John O'Malley, *Les Premiers jésuites*, récemment traduit en français, DDB, 1999.

dans les choix, dans les actions à mener. D'une culture de la profondeur, à travers ce discernement.

Mais il faut également se poser la question du défi que constitue l'intégration d'une pédagogie dans ses principes et ses recettes pratiques, et d'une spiritualité que l'on transmet (ou que l'on ne transmet peut-être pas très bien) aux jeunes, aux hommes et aux femmes qui viennent se former dans les écoles jésuites. Je ne dis pas que ce résultat n'est pas obtenu, mais que cela demeure une tâche, *la* tâche, et difficile; comme ce l'était probablement déjà à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

JEAN-YVES CALVEZ s.j.  
Centre Sèvres, Paris